



BUFFALO APPEARS GHOSTLIKE IN MORNING MIST

credit photo J. poret

Jérôme Poret

Nuit Blanche du Musée Zadkine

Samedi 2 octobre 2010 de 19 h à 1 h du matin

à l'atelier du musée en présence de l'artiste

100 bis, rue d'Assas 75006 Paris

RER B : Port Royal

Bus : 83, 38, 82, 91

Métro : Notre-Dame-des-Champs, Vavin

Avec le soutien du  Centre National des Arts Plastiques (allocation de recherche en France et à l'étranger) et la Société des Amis du Musée Zadkine



musée de France

BUFFALO APPEARS GHOSTLIKE IN MORNING MIST

Il s'agit de l'histoire d'une disparition, celle d'un théâtre berlinois. Il fut à l'origine un cirque réaménagé par l'architecte Hans Poelzig en 1919. Cet architecte expressionniste réalisa avec sa femme les décors du film Golem. Le théâtre fut condamné par les nazis comme «archi-tecture dégénérée» qui décidèrent de voiler la coupole. Le bâtiment fut pris par les Soviétiques en le reléguant en à un lieu de stockage de munitions. Ils le détruisirent en 1988 avant de quitter la ville, future capitale de l'Allemagne unifiée.

La boîte protège un maquette d'étude en papier découpé du « Schauspielhaus » de Hanz Poelzig, commandé à un décorateur de cinéma à partir des rares documents photographiques du réaménagement. A l'intérieur d'une seconde boîte, collée à la première, un vidéoprojecteur diffuse sur le mur de l'atelier une séquence tournée au crépuscule à Berlin d'une performance à la guitare basse de Jérôme Poret avec la complicité de Florence Giroux. Un duo s'opère par jeu d'ombres et de juxtaposition des deux séquences. Le son des deux live est diffusé sur un ampli de scène.

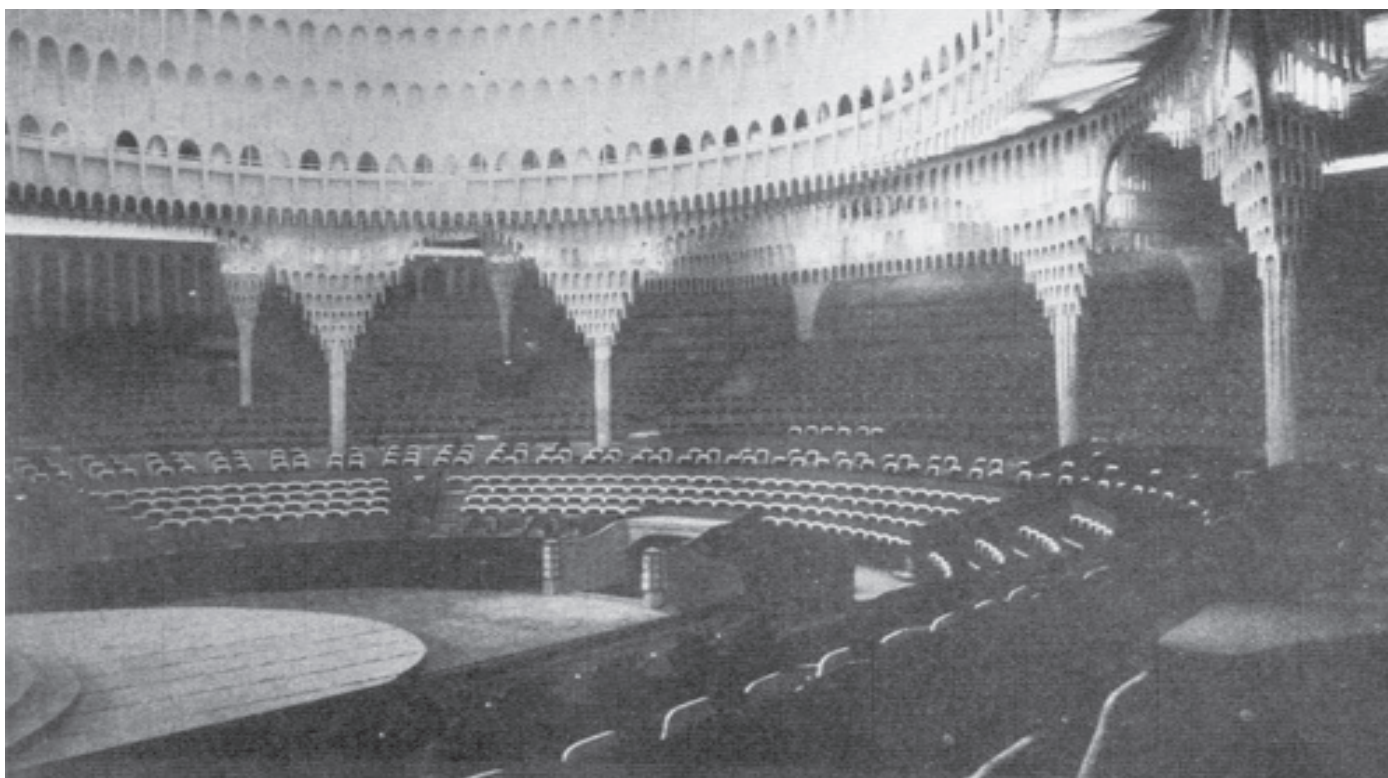
L'ensemble est inspiré de la collection de maquetteothèque d' Alphonse Visconti, aïeul du cinéaste et plus particulièrement d' Eugène Frey qui, à la fin du XIXème siècle, travailla sur des effets lumineux de scènes rétroprojetées pour animer les tableaux de «La Damnation» de Faust, «Walkyrie» ou encore de «Méphistophéles» . Il travailla sur un nouveau genre de dramatisation du répertoire lyrique inspiré de la photographie et du cinéma naissant.

Le masque, issu du répertoire imaginaire de théâtre, tel une chimère, est exposé à l'en-trée de l'atelier et réalisé à partir de deux éléments, une coiffe et un masque à gaz . Il a été trouvé à l'origine tel quel.

Le poster de Jérôme Poret, réalisé tout spécialement pour la Nuit Blanche, est à la dis-position du public comme étant une affiche d'un duo sous forme d'un groupe musical fictif. on retrouve nos deux protagonistes de la vidéo.

Jérôme Poret interprète cette histoire et la met en scène à partir d'un dispositif instaurant une mise en tension entre la maquette du théâtre, un film, une bande son et un masque qui devient l'accessoire symbolique d'une chorégraphie imaginaire.

Quatre lectures, quatre interprétations jouées autour avec et au travers de la maquette du théâtre.



Großes Schauspielhaus

La *Großes Schauspielhaus* (grand théâtre en allemand) était un théâtre de Berlin en Allemagne, souvent décrit comme un exemple de l'architecture expressionniste, dessiné par Hans Poelzig pour le directeur de théâtre Max Reinhardt. La structure fut à l'origine un marché construit par l'architecte Friedrich Hitzler, et il conserva sa forme extérieure galbée. Il devint ensuite le *Zirkus Schumann*, une piste de cirque. Il fut rénové par Poelzig et rouvra ses portes en 1919, pouvant accueillir 3500 spectateurs. Max Reinhardt voulait attirer les classes laborieuses au théâtre. Ses dimensions importantes permettaient d'offrir des places peu chères au fond du théâtre tout en rentrant dans ses fonds grâce aux places du premier rang vendues au prix fort.

Le théâtre était peint en rouge. Son espace intérieur était comme une caverne sous un dôme et n'avait pas de balcon, ce qui contribuait à sa spaciosité. Le dôme et les piliers étaient décorés par des pendentifs ornementaux alvéolés qui ressemblaient à des stalactites. Quand il était illuminé, les ampoules du plafond formaient un motif de constellation céleste, et le plafond voûté était dédié à une autre idée, le ciel étoilé. Dans le hall d'entrée mais aussi en d'autres endroits, Poelzig plaça des ampoules colorées pour créer une toile de fond visuellement étonnante. Des entrées séparées étaient prévues pour les places chères et les places bon marché. Le théâtre comprenait aussi un restaurant pour les clients les plus aisés, ainsi qu'une cafétéria pour les spectateurs plus modestes et un bar. Les acteurs et les machinistes avaient leur propre bar, leur barbier, une salle de dressing très ample et des équipements modernes pour la scène.

Les nazis s'emparèrent du théâtre en 1933. Ils changèrent son nom pour celui de *Theater des Volkes* (*théâtre du peuple*). Les nazis qui avaient décrit ce bâtiment comme un exemple d'*entartete Kunst* (art dégénéré), remanièrent l'intérieur du théâtre en y tendant un faux plafond afin de cacher les stalactites. Après la Deuxième Guerre mondiale, le théâtre servit à la représentation de spectacles de variété, puis comme entrepôt militaire jusqu'en 1988, date à laquelle il fut condamné et démoli.

- (en) Cet article est partiellement ou en totalité issu d'une traduction de l'article de Wikipédia en anglais intitulé « *ßes Schauspielhaus Großes Schauspielhaus* ^[1] ».

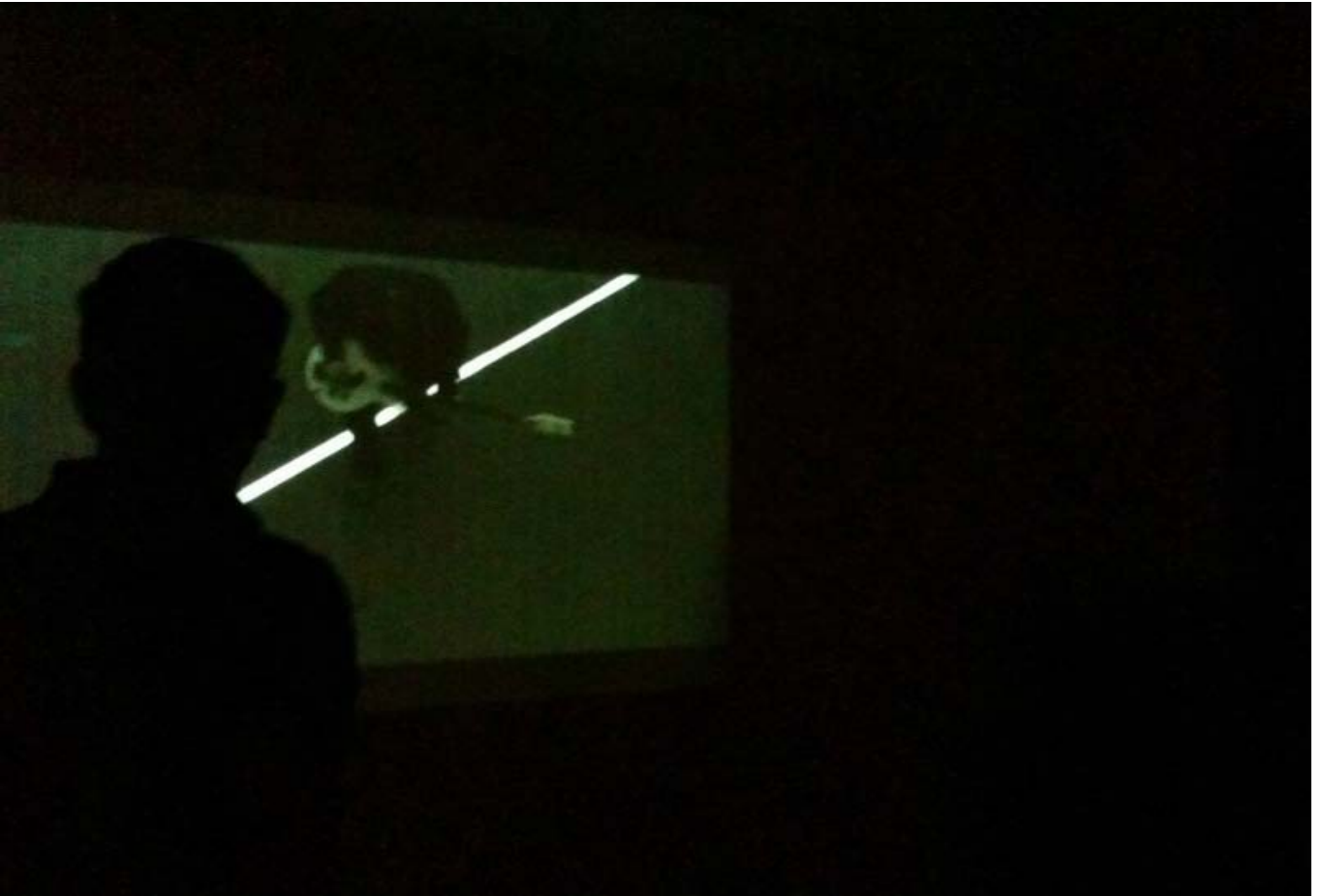
Liens externes :

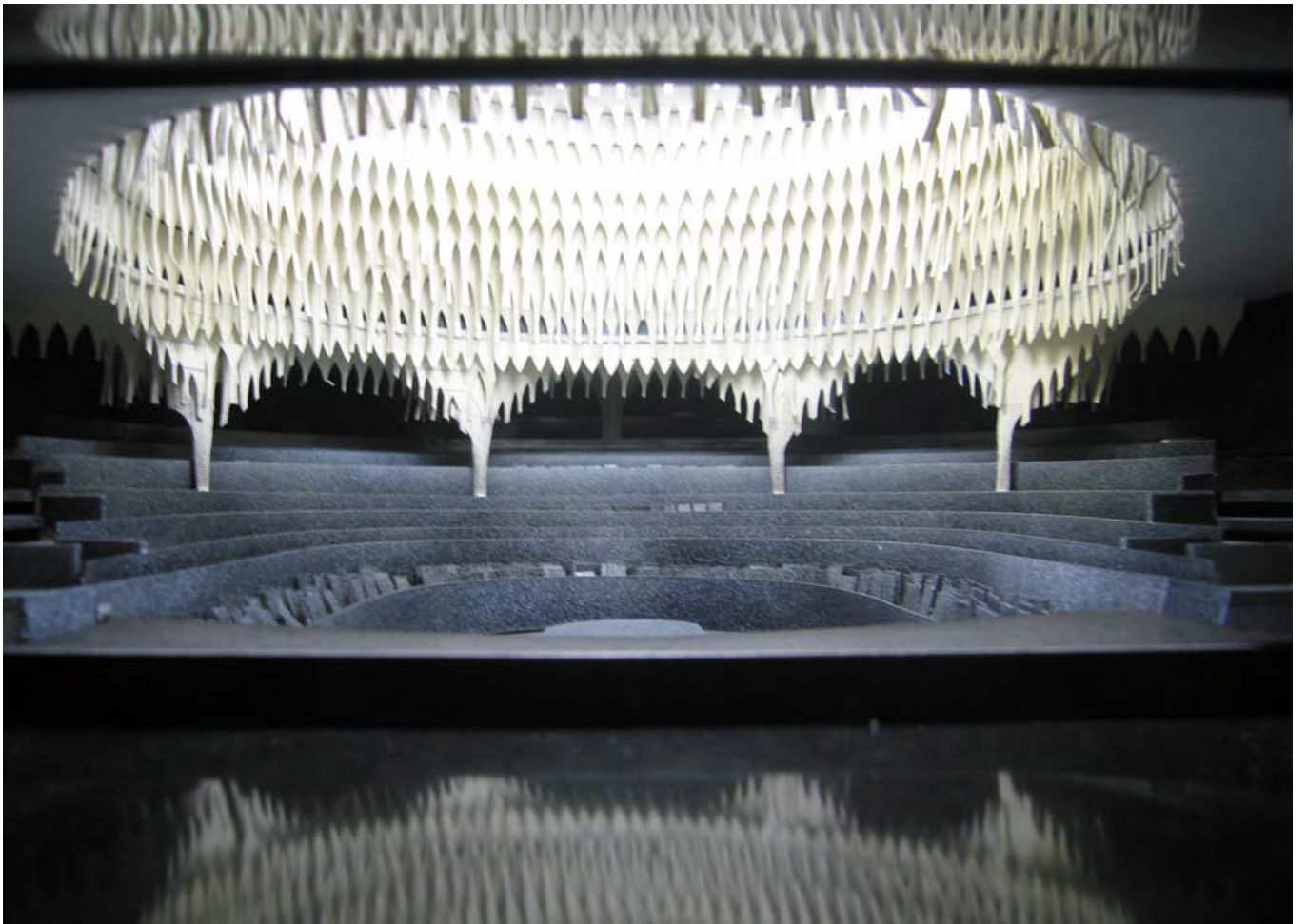
Hans Poelzig

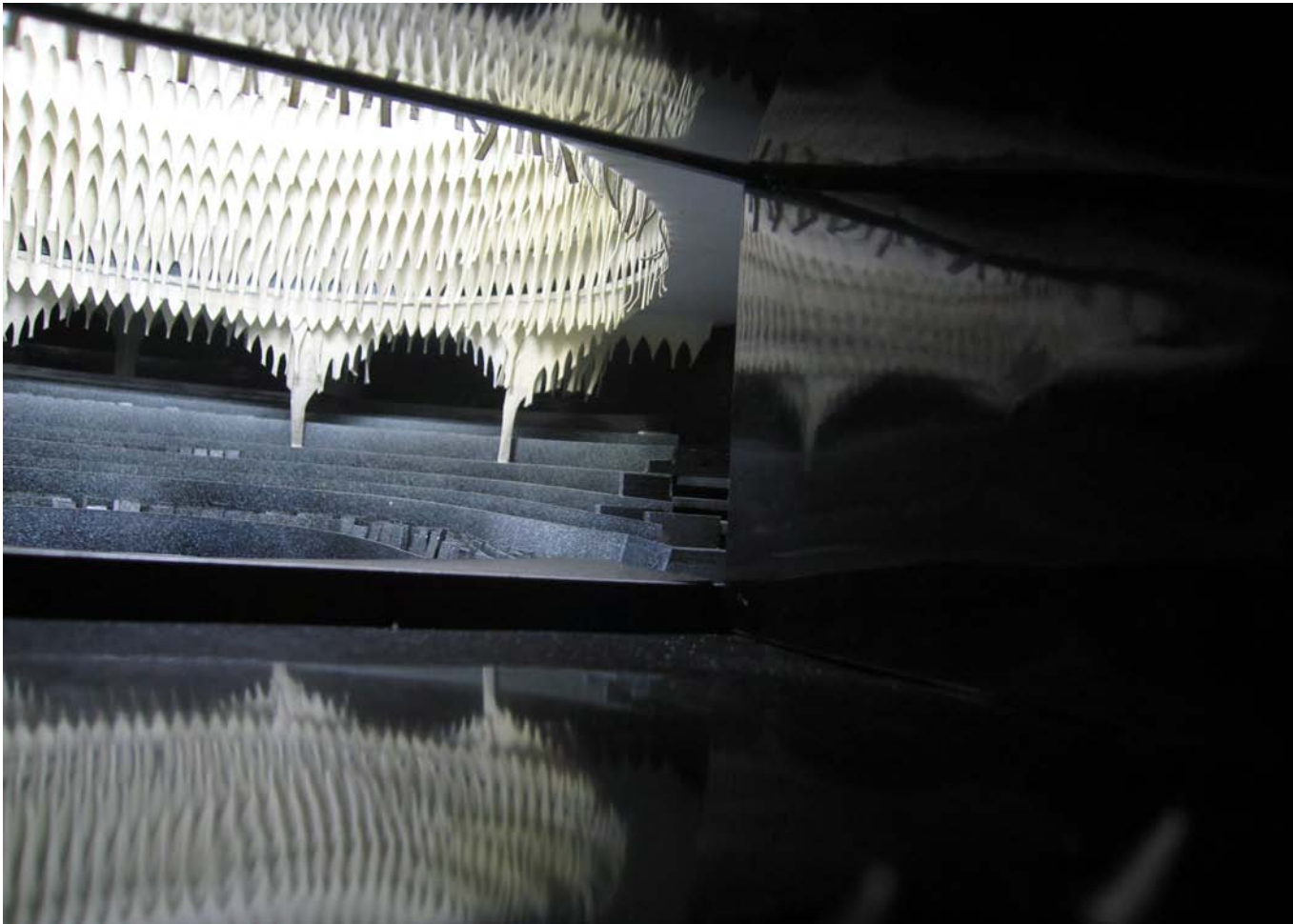
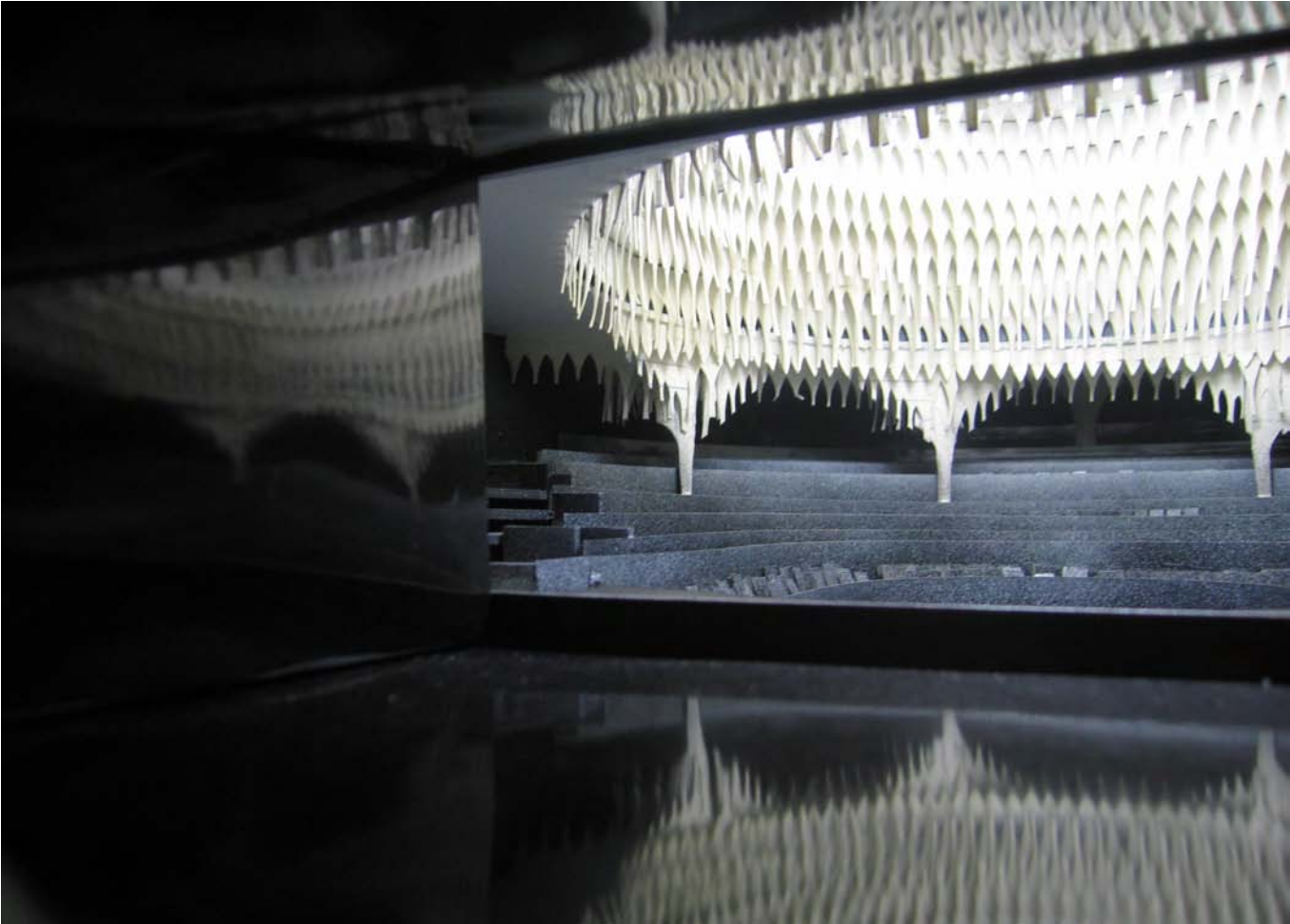
Jérôme Poret: La hantise sonore

Vues de l' Exposition



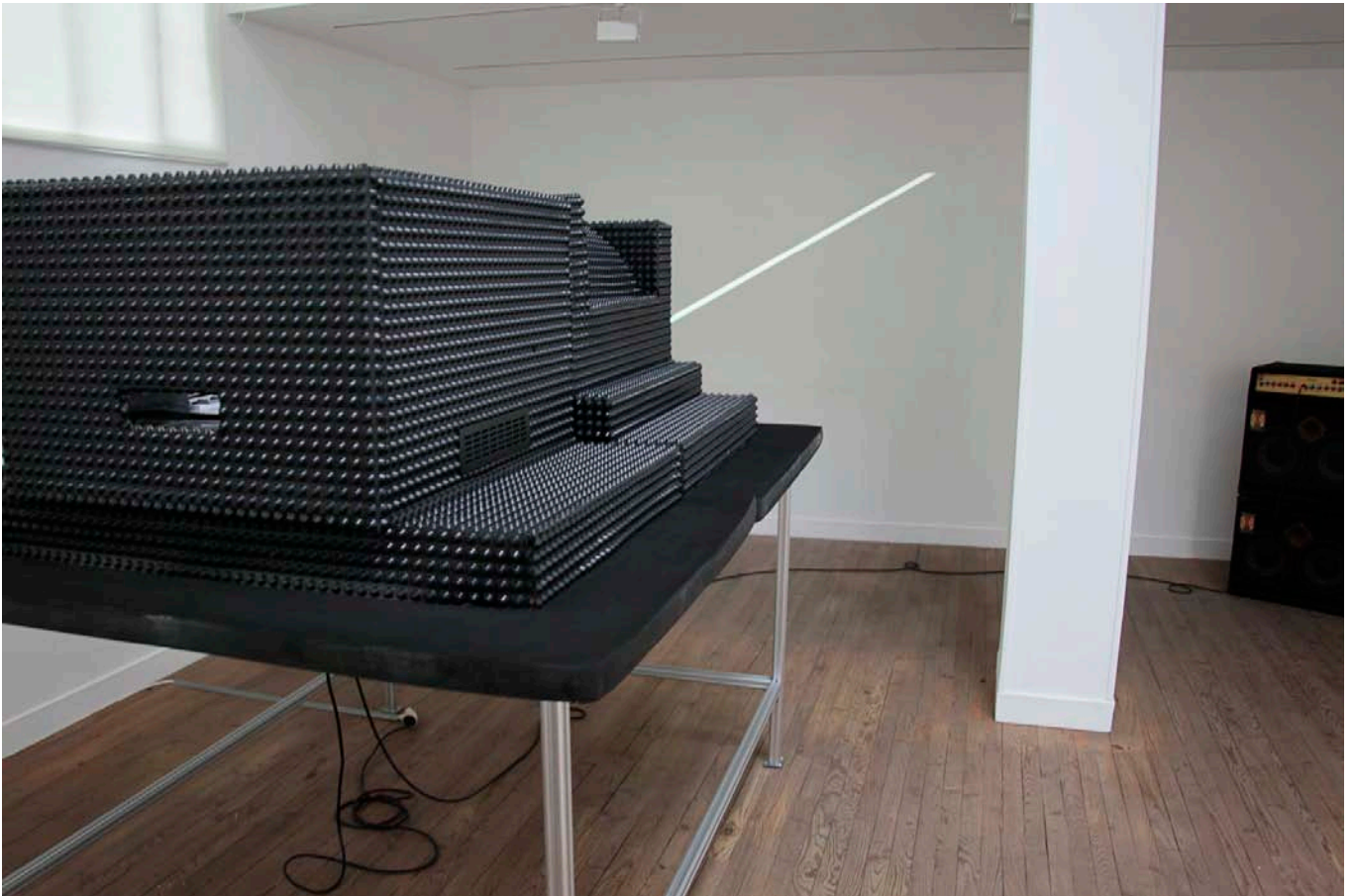


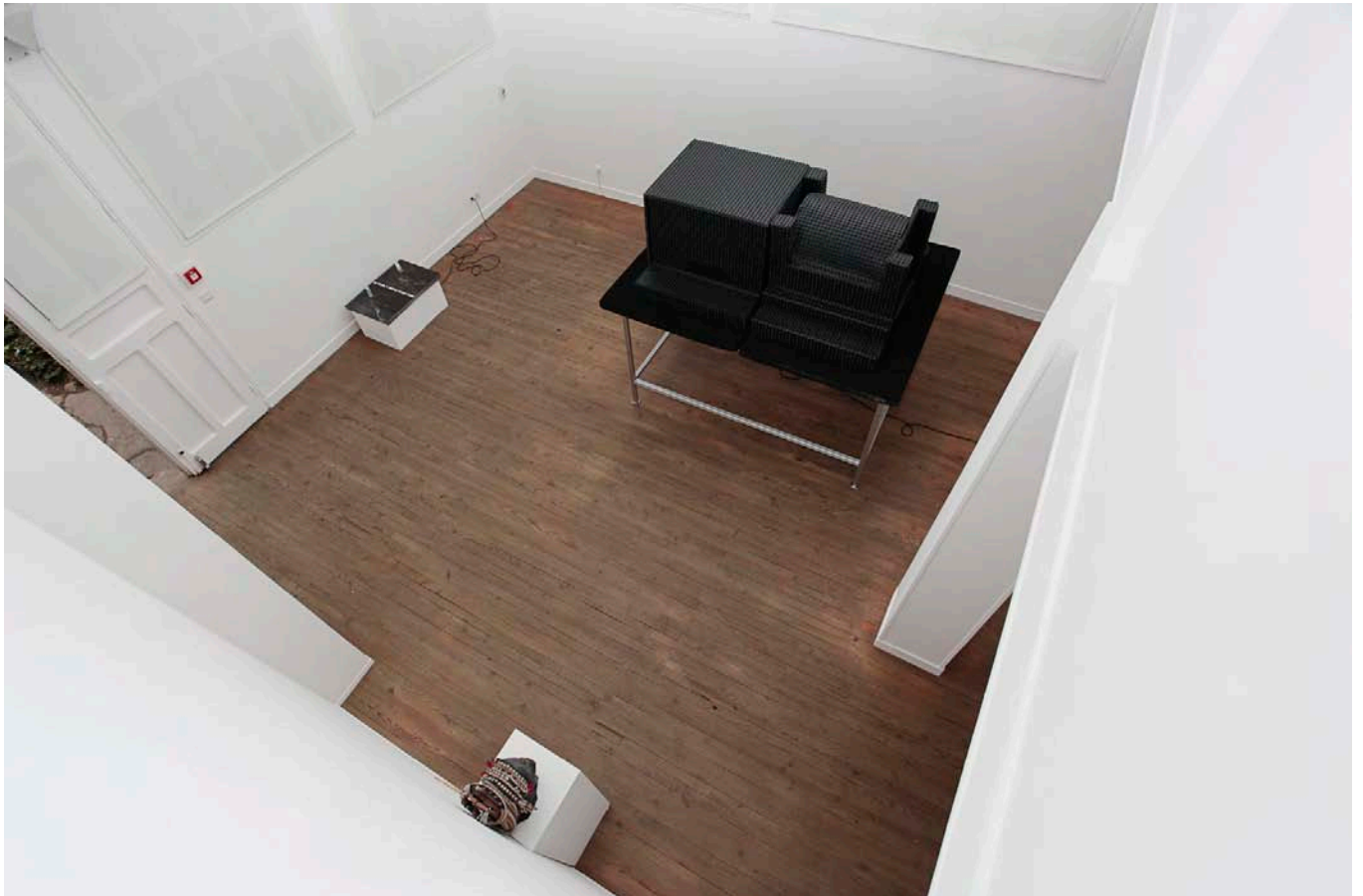
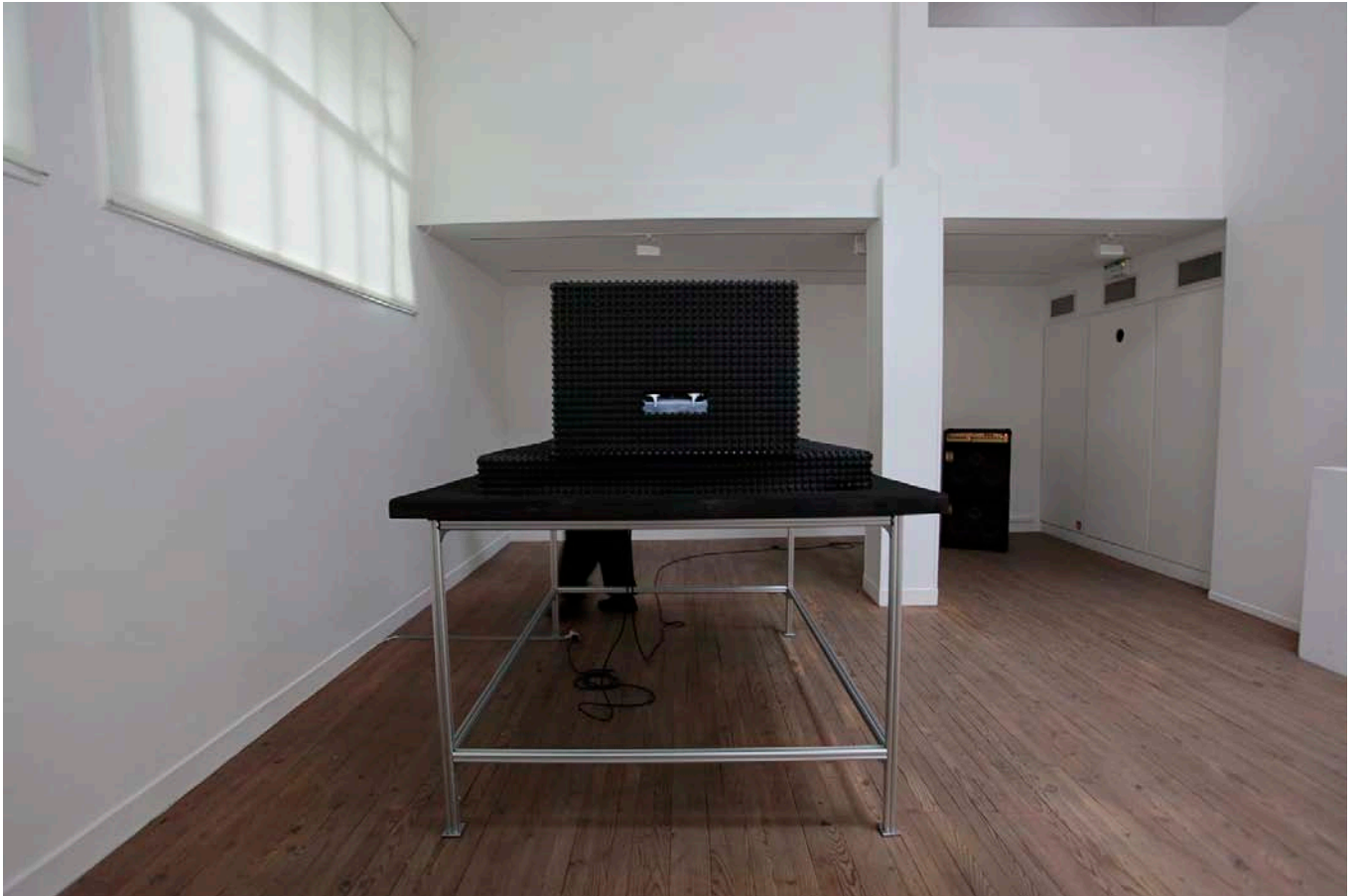






vues de montage







le *Torchon rose* et le *Torchon vert* incite à mettre l'autoportrait de Perramant sur le même plan que les peintures réalisées d'après photo, peintures qui évoquent des tortures et des exécutions sommaires. La ressemblance ne naît plus de la conformité au réel, le peintre procède par association d'idées et condensation d'images. Figuré, le sens échappe, reléguant au second plan les implications politiques des choix iconographiques. Ainsi, dans *le Dernier Rêve* ; *Pasolini*, *Monroe*, deux toiles sont confrontées : l'une inspirée d'une photo du corps de Pasolini torturé à mort sur une plage d'Ostie, l'autre du cliché de Marilyn, dont on connaît la fin tragique. Violent dans ses sous-entendus et son traitement pictural de la défiguration, ce diptyque peint à l'huile acquiert une dimension encore plus provocatrice lorsque Perramant décide de le faire imprimer sur des serpillières. Le choix de ce matériau vulgaire exacerbe le regard et la réflexion sur la dualité des contraires. À l'étage justement, après le très mystique *Escalier bleu* qui semble aboutir à un puits de lumière, le parcours atteint son acmé avec l'apparition de l'aveuglante peinture des *Deux Soleils* (n° 2, 130 x 195 cm). Puis il faut redescendre sur terre, toucher à nouveau des yeux ces paysages de guerre, repasser devant le Cerbère aux portes de l'enfer...

Carole Boulbès

Paris

« 3+1 » Dash Snow, Harmony Korine, Ryan Mcginley

Galerie du Jour Agnès b.
9 septembre - 6 novembre 2010

Fébrilité généralisée dans les grottes de la galerie du Jour... Nom de galerie jamais aussi opportun que dans le cas de cette exposition rassemblant les travaux du cinéaste-plasticien Harmony Korine, de Ryan Mcginley, de Dash Snow et auxquels Agnès b elle-

même transmet des signes de reconnaissance et d'empathie, une envie d'appartenir à ce trio qu'elle transforme, par sa présence comme artiste, en un quatuor posthume.

Le jour de la galerie, c'est aussi celui d'un réveil amer, un réveil douloureux et hébété, après de nombreux mauvais sommeils habités par la recherche de *stupéfaction*s engendrées par le concassage des images et la drogue. Un réveil tardif auquel il manque un des amis (Dash Snow meurt à l'été 2009 à 27 ans) qui n'était peut-être pas celui qui devait partir le premier. C'est Korine qui mettait tout en œuvre pour partir avant les autres, pour sauter en enfer, cet enfer qu'évoqua Snow par cette fameuse et inoubliable image de la marque d'essence Shell éclairée, et dont la lettre S est éteinte. Durable fascination que cet accidentel et modeste manque de lumière qui hurle l'attrance du gouffre. Difficile d'évaluer aujourd'hui ce qui nous parvient d'une génération qui mêlait les matériaux analogiques sans mélancolie, mais avec la volonté probable de toucher mieux le monde qu'avec des moyens plus virtuels... Auprès du cinéma super 8, la photographie, la peinture avaient leurs droits ainsi que la tradition du dessin-collage. Pour ce qui est du virtuel, la glisse du skate-board et la bombe de peinture suffisaient. Autrement dit, une volonté de prolonger l'expérience des arts faits d'empreinte pour conjurer ce qui échappe, ce qui se consomme trop vite, s'efface et se jette.

On devine ce découragement générationnel dans l'attrance excrémentielle de certains travaux. L'exposition est tout autant un hommage affectueux qu'un acte de poésie. L'œuvre principale, ici, c'est l'accrochage. Au détour du dédale nocturne, une très belle vidéo-promenade réalisée par Agnès b sur le fond d'un lamento d'Haendel, marche désœuvrée dans un jardin recouvert d'une neige légère qui rappelle le nom propre de celui qui manque.

Dominique Païni



Jérôme Poret. « Suspension ». 2010. Technique mixte
(Court. galerie Frédéric Giroux)

Paris / Clichy

Jérôme Poret

Galerie Frédéric Giroux
4 septembre - 30 octobre 2010
Musée Zadkine
2 octobre 2010 (Nuit Blanche)
Galerie municipale du Rutebeuf, Clichy
17 septembre - 25 octobre 2010

Seuls les amateurs de mangas ne trouveront pas incongru le titre de la première exposition personnelle de Jérôme Poret à Paris : *Suspension*. *Ogives de bonheur*, *vent de solitude*, *spirale de candeur*. Derrière ces formules *new age* se dissimule un système de notation graphique spécifique au manga qui codifie la vitesse des mouvements, l'élan des personnages, l'atmosphère des scènes de chaque vignette. Jérôme Poret a en effet dédié son travail à la captation d'énergies qu'il restitue à travers différents médiums : c'est dans cette perspective que ses installations, photographies, dessins et performances ont partie liée avec le son.

Au plafond de la galerie Frédéric Giroux, il suspend une grande lame d'aluminium équipée de haut-parleurs dont l'inclinaison apporte une directivité très pointue dans les aigus. Avec les caissons de basses disposés en arrière-plan, la scène sonore rude et rêche oblitère les moyennes fréquences du spectre. Ce système sonore elliptique crée, selon l'intention de l'artiste, « une vague plane figée dans l'espace et dans le temps ». Ailleurs, les stries en adhésif noir d'un *sonicdrawing* métamorphosent un pan de mur en surface vibrante d'une densité purement scopique. La perception des phénomènes sonores se révèle visuellement en s'affranchissant de la dimension auditive. Il y a aussi ce paysage photographique qui com-

pose une onde sonore fantasmagorique.

La démarche artistique de Jérôme Poret est en prise directe avec l'émerveillement qu'il éprouve face aux procédés de fixation du son. La projection vidéo qu'il présente à la galerie du Rutebeuf (Clichy) en est le témoignage le plus accompli. On assiste à l'apparition d'un reflet lumineux dont l'incandescence s'amplifie tout au long de la course secrète d'une aiguille en train de marquer de son empreinte méandreuse la matière noire d'un microsillon. Techniquement, il s'agit d'une opération de gravure d'un disque vinyle. La texture de l'image épouse la tessiture du son généré par la machine, et réciproquement. Enregistrée et retravaillée en studio, c'est en effet cette matière sonore qui est gravée sous nos yeux. « Dans chaque machine sommeille une chanson », proclamait de façon programmatique le groupe de musique industrielle Einstürzende Neubauten dans *New No New Age Advanced Ambient Motor Music Machine* (1996). En filmant une machine à graver des vinyles, Jérôme Poret transfigure le mystère inhérent à la création mécanique du son... le mystère inhérent à la création tout court.

Stéphane Malfettes

Bordeaux

Somewhere over the rainbow

Frac Aquitaine
30 septembre - 31 décembre 2010

Imaginez un paysage où tout s'entrechoque et forme un ensemble impliqué dans un élargissement constant et une variété de pressions et de résistances, de méthodes et de bifurcations qui se rencontrent, s'équilibrent et s'entrecroisent pour s'affranchir des obstacles et se prolonger sans faiblir. Ce qui le caracté-



« 3+1 ». Dash Snow.